

Le Basque et les Langues Caucasiques

(A PROPOS D'UN OUVRAGE DE M. WINKLER) (1)

Dans ce travail, M^rWinkler se propose de prouver que le basque est apparenté à un groupe de langues que pour abrégé, et à son exemple, nous appellerons langues caucasiques. Pour cette démonstration il considérera d'abord la structure générale de ces langues et du basque, et il étudiera ensuite le vocabulaire,

M^rWinkler montre d'abord qu'il y a des analogies frappantes entre le basque et les langues caucasiques dans la structure générale de la phrase et spécialement dans la syntaxe du nom et le mécanisme de la déclinaison. Sur ce point l'argumentation de M^rWinkler nous paraît concluante : il y a vraiment, à ce *point de vue*, de grandes analogies entre le basque et les langues caucasiques (2).

Il y a même des ressemblances dans certaines flexions du nom; toutefois M^rWinkler reconnaît qu'on ne saurait tirer argument de ces ressemblances : le *k* du pluriel, par exemple, existe dans un grand nombre de langues diverses en dehors du basque et des langues caucasiques, et d'autre part les langues caucasiques, même celles d'entre elles qui sont le plus étroitement apparentées, présentent sur ce point de très grandes divergences.

(1) *Das Baskische und der vorderasiatisch — mittelländische Völker und Kulturkreis von Heinrich Winkler*; Breslau, 1909.

(2) Remarquons cependant que les idées de M^rWinkler sur la construction basque prêteraient parfois à discussion. C'est ainsi, par exemple (et M^rBourgeois, dans son examen du travail de M^rWinkler paru dans la *Revue de linguistique*, relève également ce détail), que lorsque M^rWinkler nous donne l'expression *etche gizon onen* (ou *hunen*) comme une tournure bien basque pour dire (*la*) *maison de cet homme*, il se trompe lourdement, puisque la construction basque correcte serait *gizon hunen etche(a)*. Je sais bien qu'on trouve quelquefois des génitifs placés après le mot dont ils sont le complément. C'est ainsi par exemple qu'il existe, dans des dialectes basques espagnols, des versions du *Pater* qui commencent par *Aita gurea* au lieu de *Gure aita*. Le génitif est alors traité comme un adjectif. Mais, outre que cette tournure a pu être amenée ici par imitation du texte espagnol (*Padre nuestro*), il n'en reste pas moins vrai que c'est là une construction exceptionnelle et contraire aux lois ordinaires de la langue basque.

Mais les ressemblances de structure générale ne sauraient suffire, à notre humble avis, ainsi d'ailleurs que de l'avis de M^r Uhlenbeck, à prouver la parenté de deux langues: cette structure change si facilement avec le temps! Il a suffi de quelques siècles pour changer la structure synthétique du latin en une structure analytique dans le français et la plupart des autres langues romanes: qui nous prouve que si nous connaissions le basque d'il y a deux mille ans nous ne lui trouverions pas une structure générale toute différente de sa structure actuelle?

M^r Winkler passe ensuite (pages 15 et 16) à la comparaison des pronoms personnels du basque et des langues caucasiques. Nous ne discuterons pas en détail cette comparaison, qui ne nous a pas convaincu. Nous ferons seulement remarquer que M^r Winkler base parfois ses raisonnements sur des formes basques très modernes alors qu'il serait facile de remonter à des formes plus anciennes. C'est ainsi que le pronom basque *gu* doit être une forme relativement récente (pas antérieure au moyen-âge), pour une forme *ku* conservée dans *zauku*, *dauku*, etc.; dans la forme *gu* nous constatons simplement cette transformation de la gutturale sourde initiale en la sonore correspondante, qui est une règle générale pour tous les mots ayant en basque une véritable ancienneté. — De même il est bien probable que la forme *zu* du pronom de la deuxième personne n'est qu'une transformation régulière relativement moderne pour un ancien *tzu* conservé dans *dautzu*, *zautzu*, etc. (Cf. le maintien du *t* dans *etzira*, *hortzira*, *beitzira*, etc.)

Puis M^r Winkler passe à la comparaison des démonstratifs et des pronoms interrogatifs en basque et dans les langues caucasiques. Ici non plus son argumentation ne nous paraît pas bien convaincante. Il reconnaît d'ailleurs lui-même que des démonstratifs identiques sont répandus dans bien des langues différentes.

A la page 18 commence la discussion du verbe. Ce que M^r Winkler nous dit d'abord de la conjugaison en général dans les langues caucasiques nous paraît assez confus, quelquefois même contradictoire ou peu s'en faut. — En tout cas, M^r Winkler ne démontre pas qu'il y ait entre la conjugaison basque et celle des langues caucasiques d'autres analogies que des analogies de structure générale, et ici encore nous lui opposons la même objection que plus haut (1).

(1) M^r Bourgeois, discutant dans la *Revue de linguistique* l'exposé de M^r Winkler sur la théorie passive du verbe basque, se refuse à admettre cette théorie. Ce n'est pas ici le lieu de discuter ce point, car cela nous entraînerait trop loin, mais nous dirons toutefois

Puis M^r Winkler (p. 30 et suivantes) constate que le basque a une grande prédilection pour des redoublements de thèmes qui sont de deux sortes: les uns, du type *bero-beroa* (= bien chaud) consistent à répéter deux fois le même élément, sans changement ou avec des changements insignifiants; les autres, du type *tripili-trapala*, consistent à répéter le même thème en changeant les voyelles; Mr Winkler constate aussi l'amour du basque pour les onomatopées et les formations de mots pittoresques, comme *tarrapataka*, etc. Il met aussi en évidence les mêmes tendances dans les langues caucasiques. — Mais ce rapprochement ne prouve rien lui non plus. Toutes les langues participent plus ou moins de ces tendances. Les expressions telles que «*cric crac*», — et *patati et patata*», etc., montrent que le français ne les ignore pas. En espagnol les redoublements des deux types signalés plus haut ne sont pas rares non plus : exemples: *casi casi*; *barquin barcón* (usité à Santander); *gorigori*; *ñiquiñaque*; etc. Mais où le redoublement d'un même mot pour exprimer une idée de superlatif est devenu une pratique courante et régulière, c'est en italien: *piano piano*; *bello bello*; etc. Dira-t-on pour cela que l'italien est apparenté au basque?

En deux courts paragraphes (p. 35) M^r Winkler expose ensuite qu'il croit retrouver dans le système phonique du basque actuel tous les sons des idiomes caucasiques. Notre ignorance complète de ces idiomes ne nous permet pas de juger de la justesse de cette identification. Nous nous contenterons de constater qu'elle est niée par M^r H. Bourgeois, dans la critique qu'il a fait paraître dans la *Revue de linguistique* (pages 291-299) sur l'ouvrage de M^r Winkler. Serait-elle réelle d'ailleurs que cela ne prouverait absolument rien, car les sons d'une langue peuvent être actuellement très différents de ce qu'ils ont été autrefois: (c'est même là une vérité, banale). Actuellement, presque tous les sons du basque, à part deux ou trois, se retrouvent aussi en castillan et en gascon; il y a même bien plus de ressemblances actuellement entre les sons de ces deux langues et ceux du basque qu'entre ceux de ces deux langues et ceux de l'anglais (par exemple), qui est cependant une langue indo-germanique,

que les objections de M^r Bourgeois contre la théorie passive ne nous ont pas convaincu: et que, notamment, l'existence des formes *du, dut*, etc., n'est pas plus une difficulté pour admettre la théorie passive que n'en est une l'existence des formes à complément datif *zaco, zaut*; *dio, diot*, etc. De même l'argument tiré, en-faveur de la théorie passive, des tournures telles que *aitak eman(a)* continue de nous paraître très fort. M^r Bourgeois répond qu'on a dû dire d'abord *aitak eman zuen(a)*, et que le *zuen* n'a disparu que plus tard, sous l'influence des langues romanes. C'est là justement ce qui, jusqu'à plus ample information, ne nous paraît pas démontré.

c'est-à-dire une langue de même souche que le castillan et le gascon. Personne cependant n'en conclura que le gascon et le castillan sont plus proches parents du basque que de l'anglais.

La comparaison que M'Winkler institue ensuite entre la numération basque et les numérations caucasiques ne donne pas non plus grand résultat, malgré l'ingéniosité de certaines hypothèses de l'auteur. Il avoue d'ailleurs lui-même que les langues caucasiques ne concordent pas non plus entre elles sur ce point. — Parmi les formes que cite M'Winkler, une seule nous paraît vraiment intéressante: c'est la forme du mot qui dans une des langues en question exprime le nombre 20 : *ko-go*, qui ressemble assez à *hogoi*; mais s'agit-il là d'une simple ressemblance fortuite? c'est ce qu'il est impossible d'affirmer ou de nier: on ne peut édifier une théorie sur un fait isolé.

L'auteur commence ensuite (page 36) une comparaison entre le basque et les langues caucasiques au point de vue du vocabulaire. A partir de la page 44 il donne même une longue liste de mots, comprenant, d'après sa propre déclaration (dernières lignes de la p. 43 et premières lignes de la p. 44) des mots basques et caucasiques où la ressemblance est très nette, d'autres où elle est moins évidente, et d'autres où elle est seulement probable.

Voici les principales objections que nous présenterons à l'auteur au sujet de cette partie de son travail.

D'abord il déclare lui-même (p. 37, note 2), que parmi les mots caucasiques qu'il compare avec des mots basques, beaucoup, à son avis, ont été empruntés au turc, à l'arménien et à l'iranien, et cela nous paraît enlever à ses affirmations une partie de leur autorité.

D'autre part (et ceci, évidemment, est beaucoup plus grave), il prend pour des mots de souche basque authentique des mots très douteux, dont l'origine peut prêter à discussion, et dont l'existence en basque ne remonte probablement pas au delà du moyen âge. Faute sans doute de s'être livré à un examen rigoureux des transformations qu'ont subies les mots latins ou romans entrés depuis très longtemps dans le vocabulaire basque, M'Winkler ne s'est pas rendu compte, par exemple, que tout mot commençant par un *p*, un *t*, ou un *k*, est par là-même très fortement suspect de n'être pas de souche basque primitive. Prenons en effet deux mots latins ayant passé en basque dès une époque très ancienne, comme puce, qui a donné *bakhe*, et *pice*, qui a donné *bikhe*. Le fait que le *c* de ces deux mots n'a pas été assibilé nous est garant de ce que ces mots ont passé

en basque dès une très haute antiquité: or le *p initial* *y* est devenu *b*. — De même le *t initial* ancien est devenu en basque actuel un *d*: exemples: *dorre*, du latin *turri* ou du roman *torre*; *dembora*, du latin *tempora*; etc. — De même le *k initial* est devenu *g*: exemples *giristino*, du roman *cristiano*; *garisuma*, duroman *quaresma*; etc.— C'est là une règle de phonétique basque bien connue, et que d'ailleurs l'examen des mots purement basques ne fait, bien entendu, que confirmer: bien des indices nous montrent que beaucoup de mots basques commençant aujourd'hui par les sonores *b*, *g* ou *d*, devaient commencer autrefois par les sourdes correspondantes *p*, *k*, ou *f*. Par exemple les formes anciennes de *dut*, *da*, *dira*, etc., devaient être *tut*, *la*, *tira*, etc. Le *t* s'est en effet conservé dans certains cas, par exemple dans les formes *beitu*, *beita*, *beitira*, etc.; (probablement parce qu'alors le *d* cessant d'être *initial* pour devenir *médian* la règle énoncée plus haut n'avait plus lieu d'exercer son effet). La sourde s'est également conservée lorsqu'elle était précédée d'une autre consonne sourde, favorable à son maintien; exemples: *eztut*, *ezta*, *eztira*, etc. De même on dit dans la prononciation courante *onak tira* plutôt que *onak dira*, et ici, à notre avis, nous ne sommes pas en présence d'un *changement* de *d* en *t*, mais d'un *maintien* d'un *t* primitif. De même encore, *prest da* se prononce d'ordinaire *pres'ta*: à notre avis, le *t* que l'on entend alors n'est que le *t* primitif de *da* resté *t* sous l'influence du *t* précédent, qui se fond avec lui en un son unique. — On pourrait citer des exemples analogues pour les labiales et les dentales: par exemple, la particule *ba* signifiant *si* reste *pa* lorsqu'elle est précédée d'une consonne sourde favorable à son maintien: on dit *balimba-da*, mais on dit *ezpa-da*. De même on dit *beita*, mais on dit *ezpeita*, etc. (1). — Il en résulte que toutes les fois qu'un mot basque commence par une des lettres *p*, *k* ou *t*, nous sommes autorisés à le considérer comme suspect au point de vue de l'ancienneté: il a dû s'introduire en basque à une époque postérieure à celle où la loi phonétique ci-dessus exposée a eu achevé d'exercer son effet, c'est-à-dire qu'il ne remonte pas plus haut que le moyen âge. (Remarquons en passant que certains mots ont dû s'introduire à une époque où la loi commençait à ne plus agir, au moins dans certains dialectes: par

(1) Pour le *g* et le *k*, nous nous contenterons de signaler les prononciations familières de *dударик gabe* qui sont *dударикabe* et même *duaikâ*. Cette dernière dérive de la précédente, que j'explique ainsi: prononciation primitive: *dударик kabe*; le premier *k* favorise le maintien du second; puis tous deux se fondent en un seul, les consonnes redoublées répugnant au basque: (cf. *izaniz* ou *izanaiz*, prononciations usuelles de *izan niz* et *izan naiz*).

exemple le fait que le mot *cruce* a donné dans certaines régions -*gurutze* et dans d'autres *khurutze* est probablement dû à ce que, au moment où il a passé du roman au basque, la loi en question était encore vivante dans certaines régions et avait déjà achevé son œuvre dans d'autres).

Donc, M^r Winkler, en ne prenant pas la précaution d'écarter tous les mots basques commençant par *k*, *t* ou *p*, a commis une grave imprudence : et en effet il lui est arrivé ainsi de prendre pour des mots de souche basque des mots d'origine manifestement, romane: par exemple le mot *pizka*, qui vient évidemment de l'espagnol *pizca*, lequel se rattache évidemment à *pizcar*, qui est lui-même manifestement apparenté au français *pincer* et à l'italien *pizzicare*; *pizca* veut dire à proprement parler *une pincée*. M^r Winkler prend aussi pour des mots purement basques *porro* (si évidemment apparenté à l'espagnol *porra* et *porrón* et au catalan *porro*), et *peskiza* (qui est évidemment l'espagnol *pesquisa*, bien qu'avec un léger changement de sens, facile à expliquer).

M^r Winkler ne paraît d'ailleurs pas savoir le castillan, et il nous permettra de faire remarquer que quiconque prétend s'occuper de linguistique basque devrait posséder au moins une certaine connaissance de l'espagnol. C'est ainsi qu'il ne se demande même pas si le mot *tchupa*, qu'il cite, est un mot vraiment basque: il ne paraît pas soupçonner que ce mot (écrit alors *chupa*) existe aussi en espagnol, et que dès lors, de toute nécessité, il convient de se demander de laquelle des deux langues il a passé à l'autre. Or, comme il est fort possible que le mot *chupa* soit apparenté au français *jupe* et *jupon*, à l'italien *giubba* et *giubbone*, à l'espagnol *jubón*, et par tous ces mots à l'arabe *alchubba* (cf. espagnol *aljuba*); comme d'autre part il existe en italien un mot *cioppa* qui a un sens voisin, il est, assez probable que *chupa* est plus ancien en espagnol qu'en basque. En tout cas le seul fait que le mot prête à discussion aurait dû empêcher M^r Winkler d'en faire état. — Il en est de même de *zaragoil*, à propos duquel M^r Winkler ne songe même pas à se demander si c'est ce mot qui a donné naissance à l'espagnol *zaragüelles*, ou si ce n'est pas plutôt le contraire: c'est d'ailleurs cette seconde alternative qui nous paraît la plus vraisemblable, car on explique d'ordinaire *zaragüelles* par l'arabe *çarauil*, et l'hypothèse la plus naturelle est, d'admettre que le mot a passé de l'arabe au basque par l'espagnol. Ici encore, le fait que le mot basque prête à discussion était une raison de s'abstenir.

M^r Uhlenbeck, dans sa critique parue dans la *Deutsche Literatur-*

zeitung n° du 11 septembre 1909, signale aussi avec raison parmi les mots basques sur lesquels M^rWinkler n'aurait pas dû appuyer ses théories le, mot *zamari*, qui n'est très probablement que le bas-latin *sagmarius* (apparenté au patois *saùme* et à l'espagnol *enjalma*).

Mais nous avons encore une critique plus grave que toutes les précédentes à adresser à la partie de l'ouvrage consacrée à la comparaison du vocabulaire basque et des vocabulaires caucasiques. S'il est bien vrai que quelques-uns des rapprochements présentés par M^rWinkler sont vraiment très séduisants, l'ensemble ne nous convainc pas le moins du monde, car tous ces rapprochements sont présentés pêle-mêle, d'une manière confuse, et sans qu'une seule loi précise soit dégagée de tous ces faits. D'après M^rUhlenbeck, il n'est même pas établi que les langues caucasiques dont nous parle M^rWinkler soient bien réellement apparentées les unes aux autres et constituent une famille unique. Notre ignorance complète des langues caucasiques ne nous permet pas de dire qui a raison. Mais admettons que les langues en question forment bien réellement une seule famille: il fallait dans ce cas nous montrer d'une façon précise quelles étaient les lois de correspondance des sons entre le basque et cette famille. Il fallait découvrir et formuler un certain nombre de règles précises, quelque chose, par exemple, comme la loi dite de la *Lautverschiebung* dans les langues indo-germaniques. Tant qu'on ne nous aura pas présenté un certain nombre de lois de ce genre, bien étayées par des exemples très nets, la thèse de M^rWinkler ne sera pas démontrée à nos yeux. La parenté du basque avec les langues caucasiques ne nous apparaît encore que comme une chose possible, non comme une chose certaine.

En résumé, le travail de M^rWinkler ne nous montre jusqu'à présent que deux choses : 1° il y a des analogies de structure générale entre le basque et certaines langues caucasiques; et 2° quelques mots basques ressemblent, à première vue au moins, à quelques mots de certaines de ces langues. Cela n'est pas suffisant pour démontrer une identité d'origine.

Dans le prochain numéro de la Revue, nous rendrons compte de la réponse de M^rWinkler à la critique de M^rUhlenbeck, réponse que nous n'avons pas encore eu le loisir d'examiner en détail.

H. GAVEL.